

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 28 (1964)
Heft: 111-112

Artikel: Sémasiologie et onomasiologie
Autor: Baldinger, Kurt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399344>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SÉMASIOLOGIE ET ONOMASIOLOGIE

I. ESQUISSE DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE.

Du XIX^e au XX^e siècle, l'évolution de la linguistique — compte non tenu de bien d'autres aspects nouveaux — est caractérisée par deux tendances essentielles : l'attention s'est déplacée du *son* au *mot* (de la phonétique historique à la lexicologie historique), et, en même temps, la façon d'envisager les problèmes, d'abord isolante — unidimensionnelle — est devenue structurale, c'est-à-dire bi- ou tridimensionnelle. Les atlas linguistiques ont grandement contribué à ce développement. Même l'atlas linguistique de Gilliéron partait encore du *son* et aboutissait, presque malgré l'auteur, à des études lexicologiques, à la fondation de la géographie linguistique. La nouvelle étymologie, proposée en 1908 par Jakob Jud du fr. *aune*, a fait sensation. L'étymologie lt. *alnus* > fr. *aune*, incontestable du point de vue phonétique, n'était plus valable, bien que la nouvelle étymologie présentât d'importantes difficultés, et cela justement du côté phonétique ¹. Ce fut le triomphe de la nouvelle école (celle de la géographie linguistique) sur l'ancienne (celle des lois phonétiques). Pendant qu'à Paris, en 1905, Gilliéron publiait ses premiers travaux de géographie linguistique, Saussure, à l'Université de Genève, donnait des cours théoriques d'une importance considérable. Au mode, jusque là linéaire et historique, d'envisager les problèmes, il opposait une étude synchronique de la langue en tant que système d'expression, en tant que structure ². Nous parlons depuis Saussure, de linguistique synchronique et de linguistique diachronique. Retenons : 1^o Du XIX^e au XX^e siècle on a passé du *son* au *mot* comme centre de recherche — la phonétique, d'ailleurs, a continué à vivre,

1. V. en dernier lieu Th. Frings, *Erle und Aune*, dans *Etymologica* (Mélanges Wartburg), Tübingen 1958, 239-259.

2. « C'est la grande originalité et la grande révolution de la linguistique saussurienne de montrer que la langue est une structure ». Pierre Guiraud, *La sémantique*, Paris, 1955, p. 68.

heureusement. Elle s'est même scindée en deux. 2° Passage à une *vue structurale* des phénomènes linguistiques. C'est dans ce cadre général que j'aimerais situer les rapports de la sémasiologie et de l'onomasiologie.

Les fondements et l'élaboration de ces deux méthodes, aux alentours de 1900 et peu après, reflètent le primat du *mot* sur celui du *son*. Les deux méthodes — la sémasiologie¹ et l'onomasiologie — se mettent au service de la lexicologie historique, mais sont attirées, en même temps, par la seconde tendance, celle du primat de la *structure*. La sémasiologie, il est vrai, considère le mot isolé dans le développement de sa signification, tandis que l'onomasiologie envisage les désignations d'un concept particulier, c'est-à-dire, une multiplicité d'expressions formant un ensemble. L'onomasiologie implique donc, dès le début, un souci d'ordre structurel. Dornseiff le précise : « L'onomasiologie et la sémasiologie ont entre elles le même rapport qu'un dictionnaire par matières et un dictionnaire alphabétique. » Dornseiff ajoute : « Tous deux sont nécessaires ... »², mais son introduction toute entière est une polémique contre le dictionnaire alphabétique, dans lequel « l'enfant est mis entre le *fromage* et le *charbon* » (das *Kind* zwischen dem *Käse* und der *Kohle*). En effet, on a commencé à lutter systématiquement contre le dictionnaire alphabétique dès les années 20, l'accusant de décomposer le système organique du vocabulaire. Des jugements tout aussi sévères ont été portés contre la sémasiologie qui s'occupe, elle aussi, du mot isolé. L'*Essai de Sémantique* de Bréal, Paris, 1899, et qui a fait école, se verra qualifié par Dornseiff de « modeste compilation » (Dornseiff, *ib.* 17). Ceux qui l'ont « considéré comme un des monuments de la science française », poursuit Dornseiff, « ne l'ont fait que par ignorance ou par exaltation nationale » (termes repris dans l'édition remaniée de 1957). En 1919, Vossler oppose à la sémasiologie l'onomasiologie qu'il considère comme l'un des plus grands progrès de la linguistique³, puis, en 1927, Leo Weisgerber surenchérit : « La sémasiologie est-elle une erreur de la linguistique ? » (titre d'un article qui est tout un pro-

1. Nous distinguons entre *sémasiologie* « science des significations » et *sémantique* « science du contenu du langage » (sens plus général englobant l'onomasiologie et la sémasiologie).

2. Franz Dornseiff, *Der Deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*, 2^e éd. 1940, introduction, p. 25.

3. Karl Vossler, *Französische Philologie*. Wissenschaftliche Forschungsberichte 1. Gotha, 1919, p. 43, citation complète dans Dornseiff, *ib.* p. 20.

gramme)¹. Voici ce que nous y lisons : « Il est à jamais exclu de saisir le sens des expressions, le changement, la transformation et l'évolution du contenu linguistique au moyen de la sémasiologie. Bien au contraire, la sémasiologie, qui se présente comme une discipline scientifique, n'est en fait qu'un obstacle. Elle est en effet une erreur, un dernier résidu d'une conception linguistique périmée. Tout postulat scientifique lui fait défaut ». Écoutons enfin Dornseiff, une fois encore, affirmer en 1934 :

« Avec la sémasiologie, la linguistique ne dépasse pas le stade du verbalisme de l'aristotélisme médiéval. L'évolution moderne des sciences naturelles, de la Renaissance à notre époque réaliste, des idées académiques péripatéticiennes et des entéléchies aux recherches causales et génético-biologiques de la réalité libérée des postulats antérieurs — de tout cela, on n'a moins tenu compte en linguistique que dans tout autre science. En ce qui concerne la linguistique, Bacon a vécu en vain... » (ib., p. 20).

Malgré cette attaque — et bien d'autres encore — la sémasiologie n'est pas morte, loin de là !

L'*onomasiologie* s'est imposée plus facilement : Bruno Quadri nous a démontré son développement, preuves à l'appui, dans un excellent exposé². Toujours est-il que Leo Weisgerber, dans le travail précédemment cité, s'en prenait non seulement à la sémasiologie, mais aussi à l'onomasiologie, et cela en faveur d'une *science des concepts*³. L'onomasiologie, selon lui, tente de lier directement l'objet et le nom, omettant ainsi les contenus linguistiques, les concepts (Germanisch-Romanische Monatsschrift 15, 178). Et deux élèves de Weisgerber, Gipper et Schwarz, viennent de publier les premiers fascicules d'un Manuel de l'École de Weisgerber : *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, 1^{er} fasc. 1962. La préface prend position tant contre la sémasiologie que contre l'onomasiologie.

« Dieses Ziel [Erforschung der Sprachinhalte] ist jedoch weder auf dem Wege der herkömmlichen Bedeutungslehre (Semasiologie) noch auf dem der Bezeichnungslehre (Onomasiologie) erreichbar... beide bekommen den Sprachinhalt nicht richtig in den Griff. »

Ils attaquent, d'ailleurs, assez rudement, mon petit aperçu sur la séman-

1. Leo Weisgerber, *Die Bedeutungslehre — ein Irrweg der Sprachwissenschaft?* Germ.-rom. Monatsschrift 15, 1927, 161-183.

2. Bruno Quadri, *Aufgaben und Methoden der onomasiologischen Forschung, Eine entwicklungsgeschichtliche Darstellung*, Bern, 1952, 271 p. (*Romanica Helvetica*, vol. 37).

3. V. à ce sujet Quadri, ib., 159 ss.

tique de 1957, tout en conseillant sa lecture à cause de ses renvois bibliographiques ¹ !

Ajoutons que vers 1930, Trier établit sa théorie du *champ* ², qui produisit de fructueux résultats, mais provoqua aussi bien des malentendus. En 1957, Wandruszka a désigné la théorie du *champ* : un *échech brillant*.

Cette esquisse rapide et très sommaire des principales phases de cette évolution nous montre des positions controversées de part et d'autre ; et il nous semble que le moment est venu de réfléchir à l'essence et aux buts des méthodes sémasiologique et onomasiologique. Ce ne sont pas les considérations théoriques qui me semblent décisives, mais les faits linguistiques. C'est donc vers eux que nous allons nous tourner. Choisissons pour point de départ, un exemple concret, utilisé par Dornseiff lui-même contre la sémasiologie. Je cite :

« Le grec *pónos*, le latin *labor*, le moyen haut-allemand. *arebeit*, par ex. signifient tout d'abord une peine, (tourment, fatigue), une douleur, plus tard un effort dirigé vers un certain but. Le sémanticien relèvera une amélioration de la signification, et conclura, si possible, à un progrès éthique de ce genre : Ah ! Ah ! le plaintif primitif s'est transformé en travailleur (Dornseiff renvoie à Lazarus Geiger, *Ursprung und Entwicklung der menschlichen Sprache und Vernunft*, II. Stuttgart, 1872, p. 191 ss). Celui qui tire cette conclusion affirme en même temps que les hommes bons rendent également le vocabulaire meilleur. Mais, en réalité, les hommes prononcent des mots quand ils veulent exprimer une idée, et dans cette situation, ils doivent utiliser les mots qui existent. Quand les hommes voulurent exprimer, faire comprendre pour la première fois qu'une activité consciente les fatiguait, ils eurent alors recours à l'une des désignations usuelles de la douleur. La notion « douleur avec index » (= travail) fut comprise et s'implanta. Mais cet acte créateur montre l'homme à un assez bas niveau de l'éthique du travail. Celui qui considère le changement de signification d'un mot constate une évolution dans le sens d'une éthique du travail. Celui qui considère le mode de désignation, constate que, partout, les hommes ont d'abord ressenti le travail en tant que douleur » (*Der Deutsche Wortschatz nach Suchgruppen*, 2 éd., Introduction p. 19).

A vrai dire, Dornseiff accuse la sémasiologie d'une réponse que seule l'onomasiologie saurait donner. Ce qu'il omet cependant de dire, c'est

1. En réalité, je me sens très proche de l'école de Weisgerber malgré la différence des accents. Je crois qu'il s'agit plutôt de malentendus.

2. V. Bruno Quadri, *ib.*, 149 ss.

qu'inversement, l'onomasiologie ne saurait mieux résoudre les problèmes de la sémasiologie. Mais il est temps d'aborder le cas concret. Je choisis *travailler* invoqué par Dornseiff lui-même. Examinons d'abord le champ sémasiologique, ensuite le champ onomasiologique de l'anc. prov. *trebalh*.

2. LE CHAMP SÉMASIOLOGIQUE (champ des significations).

Un coup d'œil aux 2 œuvres fondamentales de Raynouard et Levy nous suffit pour savoir que nous avons affaire à une *multiplicité* de significations ; et une étude plus serrée nous fait comprendre que ces diverses significations ne sont pas sans rapports entre elles. Elles se groupent autour d'un *noyau de signification* : « peine, tourment ». On en conclut très rapidement que nous avons affaire à une structure sémasiologique, à un champ de significations. Levy groupe, en effet, une trentaine d'attestations de *trebalh* et les range sous 14 définitions différentes :

Les significations de l'anc. prov. *trebalh* (ordre d'après Levy).

1) « supplice, torture ». Levy ne donne qu'un seul passage, avec point d'interrogation. Jeanroy traduit correctement, à notre avis, par « souci » (nous avons donc affaire à la signification 3).

2) « tourment, misère, fatigue » : « auem establit per lo profit dous todz e ... per esquiar grans *tribailhs* e *mortz* e *dampnadges*, que ... » Bayonne, 1275, Et Bay 61 (Archives municipales de Bayonne, *Livres des Établissements*, Bayonne, 1892, p. 61) (« nous avons ordonné, pour éviter grande *misère*, *mort* et *malheur* (dommage), que ... »). Attesté très fréquemment.

3) « peine, souci, affliction, chagrin » (affaiblissement sémantique difficile à distinguer de la signification 2) : « chens auer regoart ... aus *tribailhs* et *vexations* que lodit supplicant donne a le ciutat », Bayonne, 1517 (Archives municipales de Bayonne, *Délibérations du Corps de Ville, Registres Gascons*, t. II, 1514-1530, Bayonne, 1898, p. 145) (« sans tenir compte ... des *peines* et des *inconvenients* que cause à la ville le solliciteur en question »). Attesté très fréquemment.

4) « douleurs de l'enfantement » : « Verges humils, aysi cum sens *tribalh*

vos enfantetz » Joyas, p. 35, v. 5 (« Vierge Marie, ainsi que vous enfantez sans douleurs »). De même le verbe : « A femna quant *trebalha de enfan* que no pot enfanter » (*Recettes médicales alchimiques et astrologiques du XV^e siècle en langue vulgaire des Pyrénées*, publ. par Clovis Brunel, Toulouse, 1956, p. 92) (Recette pour une femme qui a des douleurs sans pouvoir enfanter). Attesté aussi en ancien français.

5) *trebal de la mar* « mal de mer » : « La dona es greujada per lo *trebal de la mar* (S. Marie Madeleine 565) (« La femme est atteinte du mal de mer »). Attestation unique. Levy prend aussi en considération la signification 9.

6) « effort militaire, combat » : « Recomensa la *guerra el trebalhs el chapliers* » Toulouse, 13^e siècle, Crois. 8386 (« *guerre, combat* et *massacre* recommencent »). Attesté fréquemment.

7) « controverse juridique, procès » : « cum *contente e tribalh* fosse enter na R. bescomps et l'affar d'Orte de une part, et los ciutadantz et lo commun d'Ax de l'autre », Dax vers 1480 (« s'il s'élevait *dispute* et *controverse juridique* entre... »). Attesté fréquemment dans les documents juridiques.

8) « querelle, tapage, tumulte » : « avian contrast plenier li frayre de Lerins denfra lo monestier, car volian elegir lur aministrador, e menavan antr'ellz e *trebayll e cridor* », prov., vers 1300 (« les moines de Lérins avaient grande querelle entre eux, car ils voulaient élire leur intendant et il se fit parmi eux un grand *tapage (tumulte)* et de hauts *cris* furent poussés »). Attestation unique.

9) « agitation (de la mer) » : « La mar, que esson luoc esta fera, e tal *trebalh* fa e tal *guerra* ... » Such. Denkm. (« La mer, qui est souvent déchaînée à cet endroit, est si agitée et si remuée ; littéralement : fait tel bruit de combat et bataille »). Emploi métaphorique de la signification 6. Attestation unique.

10) « bruit, chant (des oiseaux) » : « non aug d'auzelhs lo *trebalh* » Prov. Ined. (B. de Venzac), (« je n'entends pas le bruit (*dispute, chant*) des oiseaux »). Emploi métaphorique de la signification 6. Attestation unique.

11) « travail » : « Tot medge ... prenen son salari ... segon son *tribailh* » Bayonne 1336, Et Bay 317 (« Tout médecin reçoit son salaire selon la *peine* qu'il s'est donnée »). La définition donnée par Levy n'exprime pas l'élément affectif.

12) « peine (que l'on se donne) » : « per lo *trebalh* so que vos playra »

BApes 1420 (Paul Meyer, *Documents linguistiques du Midi de la France*, Paris, 1909, p. 285) (« pour la *peine*, ce qui vous paraît raisonnable »). Affaiblissement de la signification 11.

.13) « paiement pour une peine que l'on se donne » : « desduth lo *trebalh* del governador » Cout. Rouergue, p. 168, v. 4 (« deduit le dédommagement pour... »).

14) « salaire? » : « los deutors agen terme entro a Sent-Johan, exceptat de logueys de hostaus, de *tribalh*, de *cens e rendas* » Jur. Bord. 1409 (« les débiteurs auront un délai de paiement jusqu'à la Saint-Jean, loyers, salaires, cens et impôts exceptés »). La signification donnée par Levy avec ? paraît se justifier par l'attestation fréquente de *salari et trebalh*. La différence entre 13 et 14 n'est que graduelle.

L'établissement des champs sémasiologiques est la tâche centrale de tout lexique alphabétique et synchronique. C'est, au fond, une vérité banale qui, comme bien des vérités banales, est volontiers négligée, du moins dans ses conséquences. Depuis des années nous rassemblons systématiquement toutes les attestations de l'anc. gascon *trebalh*, *trebalhar*, pour notre dictionnaire d'ancien gascon actuellement en préparation. Nous avons déjà récolté plus de 1 500 attestations (fr. régional inclu) qui confirment, en somme, l'ordre de significations établi par Levy sur la base d'une trentaine d'attestations ; mais notre matériel, infiniment plus ample, nous permet, en plus, de distinguer les applications et les significations courantes des significations sporadiques dues en partie à un souci d'ordre stylistique. Seul le *contexte* nous permet de choisir l'une de ces 14 significations ; le contexte joue donc un rôle capital. Le dictionnaire peut remplacer un contexte par une *définition*. Mais — et j'aimerais insister sur ce point — même le contexte ne suffit pas toujours, quand on a affaire à un texte historique, car notre sens moderne de la langue nous incline à intervenir dans notre interprétation de ces textes historiques. C'est ainsi que, dans la phrase suivante, extraite des *Établissements de Bayonne (1336)*, nous sommes portés à traduire tout simplement *tribailh* par « travail » :

Tot medge ... prenen son salari ..., segon son tribailh
(Tout médecin reçoit son salaire selon son travail).

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que Levy aurait rangé cette attestation sous le n° 11, « travail ». En effet, elle signifie bien « travail », mais avec cet

élément additionnel *x*, qui ne ressort ni du contexte ni de la définition de Levy. Et cet élément *x*, nous le reconnaissons seulement si nous examinons les attestations du n° 11 « travail » dans leurs rapports avec la structure totale du champ sémasiologique de l'anc. prov. *trebalh*, et surtout dans leurs rapports avec le centre sémantique « peine, tourment ». Seule la connaissance de la structure sémasiologie nous dévoile, immédiatement, un élément affectif complémentaire. Nous ne devons donc pas traduire par « travail », pris dans son sens moderne et objectif, mais par exemple par « Tout médecin reçoit son salaire selon sa peine ».

En effet *peine*, anc. prov. *pena*, se trouve souvent combiné avec *travail* en moy. franç., et la combinaison *pena et trebalh* est attestée si souvent en anc. pr. que l'on peut parler d'une tournure stéréotypée ¹.

Cet exemple nous enseigne 2 choses : d'abord que la connaissance de la structure du champ sémasiologique est d'une grande importance pour l'interprétation de tout contexte. C'est l'unique moyen de démasquer des faux-amis, c'est-à-dire des mots qui nous sont aujourd'hui familiers et que nous accueillons avec plaisir quand nous les trouvons dans un texte historique, mais que nous interprétons mal, car, ils ont, pour ainsi dire, changé d'âme au cours du temps. Deuxièmement, cet exemple nous renvoie au problème des mots combinés dans le même contexte. J'ai préféré, intentionnellement, les attestations « combinées » pour illustrer les 14 significations distinguées par Levy (plus haut, p. 253-255). Les mots combinés avec *trebalh* ne sont pas synonymes, il est vrai — il n'y a pas de synonymes au sens strict du mot — mais ils rattachent le mot qui nous intéresse à tel champ sémasiologique.

Prenons, par exemple, la signification 6 « combat, lutte » :

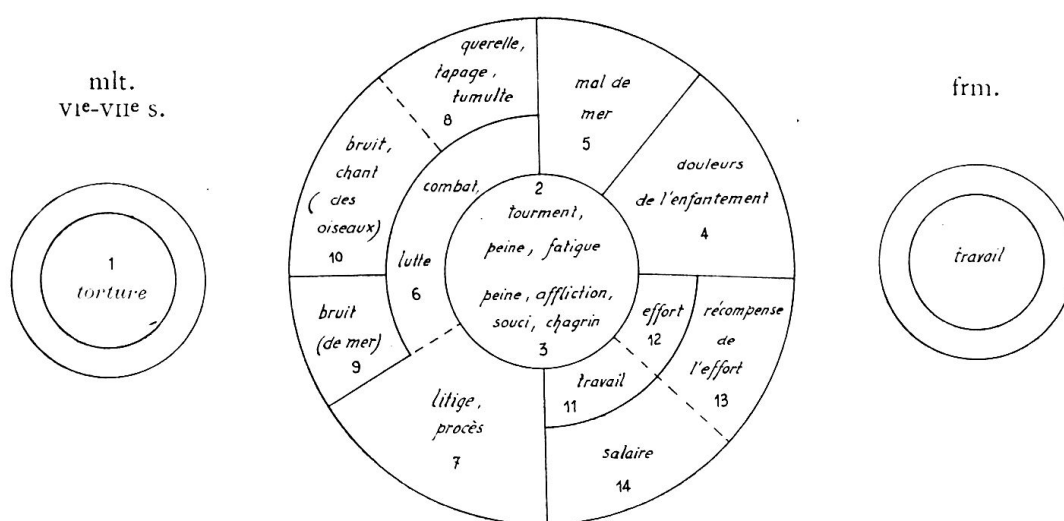
Recomensa la guerra el trebalhs el chapliers
(13^e siècle, Toulouse, Crois. 8 386).

Trebalh est encadré par *guerra* « guerre » et *chapliers* « carnages, massacres ». L'examen de cette attestation nous fait aborder un autre problème encore : la signification spécifique nous est donnée par l'emploi du mot avec la signification de « peine », de « tourment » dans une situation spécifique ; en d'autres mots, « peine, tourment » deviennent, dans

1. V. notre article *Vom Affektwort zum Normalwort, Das Bedeutungsfeld von agask. trebalh « Plage ; Arbeit »*, dans *Etymologica, Walther von Wartburg zum 70. Geburtstag*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1958, 59-93.

les milieux guerriers, « lutte, combat » (définition 6). L'emploi du même mot, avec le même noyau de signification « peine, tourment », dans une tout autre situation spécifique, nous donne la signification « douleurs de l'enfantement » (définition 4). La signification générale, la base, se voit donc limitée ou resserrée par l'utilisation du mot dans une situation très précise. L'emploi du mot dans une situation précise conditionne une signification nouvelle; ce qui exige, dans le dictionnaire, une nouvelle définition. Cette limitation de la signification, due à l'emploi du mot dans une situation particulière, correspond au fait connu du rétrécissement de la signification lors du passage d'un mot de la langue commune à une langue de métier ou à une terminologie spéciale. Nous saisissons ici le fonctionnement de la langue sur le vif. Si nous nous servons d'un mot dans une situation particulière, ce mot acquiert par cela même une nuance qui dérive de la situation. Est-ce qu'il s'agit alors d'une nuance stylistique ou d'une nouvelle signification ? Il n'y a, en effet, pas de limite précise. Autrement dit, la différence entre une *nuance stylistique* et une *nouvelle signification* est une affaire de degré et non de principe.

Champ sémasiologique de *trebalh* en anc. pr.



Les chiffres se rapportent aux numéros de signification chez Levy, *Altprovenz. Supplement-Worterbuch*.

Quoiqu'il y aurait encore beaucoup à dire de la structure sémantique d'un mot — on pourrait, par ex., en déduire des résultats concernant la stylistique — une chose est acquise : c'est que nous avons affaire à une

structure sémasiologique, à un champ sémasiologique. Ce n'est pas par hasard que Pierre Guiraud affirme, à propos justement de la stylistique : « Tout mot est formé d'un *noyau* sémantique plus ou moins dense ou plus ou moins volumineux entouré d'un halo d'associations affectives ou sociales secondaires » (*La sémantique*, Paris 1955, p. 112). La signification particulière est incorporée organiquement dans le champ de signification. La structure de ce champ ne peut s'établir qu'après une étude approfondie d'un grand nombre de contextes. J'ai retenu les résultats de mon étude des significations de *trebalh* dans le schéma structural de la page 257.

Si nous comparons cette coupe synchronique à une coupe correspondante en anc. fr., nous constatons alors le même noyau, mais bien des différences en ce qui concerne l'emploi spécifique, c'est-à-dire les significations secondaires. Ces significations secondaires peuvent spontanément et à tout moment naître de l'emploi du mot dans une situation particulière, je le répète. Il y a cependant un secteur qui sera d'une importance décisive pour le développement futur, mais qui, en anc. fr. ne s'esquisse que faiblement, c'est-à-dire la signification « peine en vue d'un travail rémunéré » (devenu notre sens actuel) ¹.

C'est là qu'intervient la tâche de la géographie linguistique. Elle doit nous indiquer, si, quand, et dans quelles situations historiques et culturelles, cet emploi spécifique et couramment attesté dans le Midi, depuis le XIII^e siècle, a atteint le Nord et s'est inséré dans la structure sémasiologique du fr. *travail* (ou montrer, au contraire, qu'il s'agit d'une évolution sémasiologique indépendante).

Ceci nous a fait quitter le côté synchronique et nous a amenés à la question du développement du champ sémasiologique. Une coupe à travers la structure moderne du français *travail*, *travailler* nous présente

1. Déjà dans l'une des premières versions du Psautier d'Oxford on trouve : « Si nostre Sire ne edifiered la maisun, en vain travaillerent chi edifient li » (traduit du latin : *in vanum laboraverunt*), mais il manque la pensée du travail (rémunéré), attesté dans les documents d'anc. prov. ; *travailler* exprime seulement « effort » fait dans un but. V. aussi, à ce sujet, Guido Keel, *Laborare und operari. Verwendungs- und Bedeutungsgeschichte zweier Verben für « arbeiten » im Lateinischen und Galloromanischen*, Thèse Lettres, Bern, 1932 (paru en 1942), p. 87. « Das Verb *travailler*... drang als allgemeiner und umfassender Ausdruck für 'arbeiten' in der Schriftsprache erst ... später durch, nämlich mit Anleihen der neufranzösisch klassischen Epoche » (ib. p. 120). Keel prétend, il est vrai, que la signification moderne apparaît pour la première fois dans le Roman de la Rose, mais un contrôle des nombreux passages nous a convaincu qu'il s'agit toujours du sens ancien de « tourmenter, faire souffrir ».

une image totalement changée. La signification « peine en vue d'un travail rémunéré » a passé de la périphérie du champ au centre ; *travail* a perdu son affectivité au cours de ce processus, parce qu'il ne peut plus se rapporter au centre affectif « peine, tourment ». Une nouvelle structure sémasiologique se forme autour du nouveau centre « travail », tel qu'il est donné dans les dictionnaires français modernes, pour autant qu'ils suivent réellement le sentiment linguistique synchronique d'aujourd'hui, et non pas le sentiment linguistique historique-étymologique. Certains vestiges de l'ancien champ sémasiologique ont subsisté — comme c'est souvent le cas dans la vie très compliquée de la langue — dans certains cas stylistiques et dans certaines terminologies techniques.

D'un mot comme *muer*, on n'a plus aujourd'hui que trois de ces vestiges (il signifie « changer de voix », « perdre son poil, faire peau neuve », et « perdre sa ramure »). Ces vestiges n'ont plus de lien entre eux, de nos jours, parce que le centre sémantique « transformer » (latin *mutare*) a disparu et a été remplacé par *changer*. *Muer* n'a pas créé de nouveau centre. Il n'y a donc plus de structure cohérente. Ce qui nous reste, ce sont des débris isolés. *Travailler*, au contraire, a créé un nouveau centre sémantique : c'est *travailler* « arbeiten ». Mais alors, qu'est-ce qu'il se passe avec les vestiges du champ sémasiologique ancien ? Ils s'orientent vers le nouveau centre. Leur motivation change : il y a donc une sorte d'étymologie populaire. Ainsi trouve-t-on aujourd'hui — dans le Larousse de 1949 — des phrases comme *la fièvre le travaille* « le tourmente » ou *travailler un cheval* « le fatiguer » comme faisant suite à la signification « travailler ». Ceci est indubitablement conforme au sens de la langue d'aujourd'hui qui, historiquement et linguistiquement, n'est pas déformée. Les Français actuels interpréteront *travailler un cheval* « le fatiguer » dans le sens de le faire trop travailler, l'exténuer à force de travail. En réalité, nous avons là un reste, conservé dans la terminologie technique, de l'ancien champ de radiation de « tourmenter ». Dans le Larousse, cette signification est précédée — l'ordre des significations est significatif ! — par un « premier » sens : *travailler un cheval* « l'exercer, le manier ». Historiquement, la première signification dérive de la seconde ; aujourd'hui, on fait dériver la seconde de la première. On a donc affaire à un rapport inversé. Les Français d'aujourd'hui se représenteront de même, en entendant la phrase *la fièvre le travaille*, que la fièvre « agit sur lui ».

Les débris du champ ancien, donc, s'orientent vers le nouveau centre sémasiologique. Nos considérations préalables mettent en évidence les

vues essentielles de la sémasiologie ainsi que ses tâches les plus urgentes. Tout d'abord, la sémasiologie n'a pas un caractère linéaire individuel ; elle traite d'une structure, de la structure sémasiologique précisément, qui, selon les cas, peut être très compliquée ou très simple. Elle confirme entièrement la théorie qui, depuis Saussure, fait de plus en plus autorité : que l'on doit approfondir les rapports structurels de la langue. En même temps la sémasiologie s'incorpore dans le système d'axe synchronique-diachronique de Saussure : le point de départ est toujours l'approfondissement de la structure synchronique, ou, plus précisément, *des* structures synchroniques qui diffèrent selon les époques et les lieux.

Seul l'approfondissement de la structure sémasiologique permet une interprétation assurée des textes. A ce propos je rappelle qu'au mot de base avec sa signification centrale, s'ajoute une nuance spéciale selon la situation dans laquelle on l'emploie, ou, si l'on préfère, une signification plus ou moins éloignée du noyau de signification. Quand je dis que cela dépend de la *situation*, je veux dire en même temps que cela dépend du milieu, de la situation sociale ou du métier de celui qui s'exprime.

Notre tâche consiste à essayer de déterminer dans quelle sorte de style, dans quelle couche sociale ou dans quel métier naît une nouvelle signification, et avec quels facteurs historiques et culturels elle est liée. De là nous passons donc directement du problème synchronique au problème diachronique, c'est-à-dire à la seconde tâche principale de la sémasiologie : l'étude de la modification de la structure sémasiologique — dans le cas de *travail* : le passage du champ qui a pour centre « peine, tourment » au champ dont le centre est « travail ». Le développement s'accomplit d'abord dans certaines couches sociales et artisanales. Seule la méthode sémasiologique permet, sur la base d'un grand nombre de contextes, d'étudier d'une façon approfondie les généralisations de la signification spécifique, c'est-à-dire le passage de la périphérie au centre, donc la modification structurale sémasiologique ¹.

1. Nos réflexions coïncident d'ailleurs avec celles de P. Guiraud. Voir, de lui, *La Sémantique*, 1955, p. 30 ss. Il distingue 4 types d'associations : *sens de base* (voir plus haut, *noyau sémasiologique*) et *sens contextuel*, sur le plan sémasiologique, *valeur sociocontextuelle* et *valeur expressive* sur le plan stylistique. « Selon les individus et les circonstances, il se produit à l'intérieur du mot des échanges constants entre ces diverses associations. La fonction des trois associations subsidiaires est de préciser et de colorer le sens de base, mais elles peuvent en se développant le déformer, l'étouffer ou même se substituer complètement à lui ; ceci est le problème des glissements de sens », *ib.* p. 31 (v. aussi p. 26 ss. et p. 61 ss.).

On ne peut donc nullement parler de la sémasiologie comme d'une « fausse route, d'un dernier prolongement d'une conception linguistique périmée », ni dire qu'elle reste « encore liée au verbalisme aristotélicien du moyen âge », ainsi qu'ont voulu nous le faire croire Weisgerber et Dornseiff.

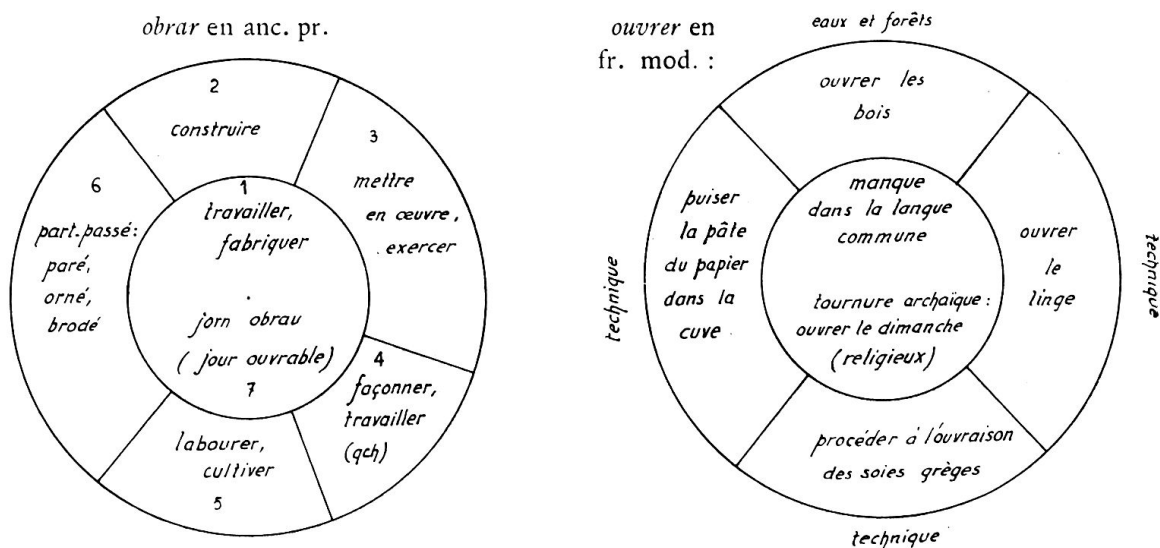
Mais dès que nous examinons le passage de l'ancien centre sémasiologique au nouveau centre sémasiologique, ou, pour nous exprimer d'une manière plus concrète le passage de l'ancienne signification centrale « tourmenter, peiner » à la nouvelle signification centrale « travailler », nous abordons un nouveau problème que nous n'avons pas traité jusque là, problème qui consiste à savoir *si* et de quelle façon ce développement de la signification a modifié ou ébranlé le système lexicologique. Qu'a-t-on dit, autrefois, pour « travailler » et que dit-on, aujourd'hui, pour exprimer l'idée contenue dans « tourmenter, peiner » ? Ce ne sont plus les significations que nous interrogeons, mais les désignations, et nous nous dirigeons vers des considérations du même problème du point de vue onomasiologique.

3. LE CHAMP ONOMASIOLOGIQUE (champ des désignations).

Alors qu'il est facile de reconnaître le champ sémasiologique de l'anc. prov. *treballh*, *trebalhar* — du moins sa structure élémentaire — il suffit, en effet, pour s'en faire une première idée, d'ouvrir le dictionnaire de Levy — il est très difficile d'obtenir une image claire de la structure onomasiologique. Ce qui manque, c'est un dictionnaire d'anc. prov. — de même qu'un dictionnaire d'anc. fr. — basé sur l'onomasiologie. Je crois d'ailleurs que G. de Poerck prépare un dictionnaire onomasiologique de l'ancien français (v. *RLiR* 21, 1957, 330), et nous préparons nous-mêmes un dictionnaire onomasiologique pour l'ancien provençal. Pour le moment, il faut encore lire tous les 8 volumes de Levy et les 5 volumes de Raynouard pour se faire une idée du champ onomasiologique en ancien prov. Eh bien, nous l'avons fait et nous avons trouvé sept ou huit désignations différentes pour « travailler » : à côté de *trebalhar*, on a également *obrar*, *laborar*, *manobrar*, *besonhar*, *brasseyar*, *afanar* ¹.

1. Levy traduit aussi l'anc. prov. *manejar*, chez Guiraut de Bornelh, par « behandeln, bearbeiten », quoique le passage (G. de Bornelh, p. p. A. Kolsen 1, 1910, p. 424) montre clairement que *manejar*, dans cet emploi isolé et figuré n'a rien à voir avec notre champ

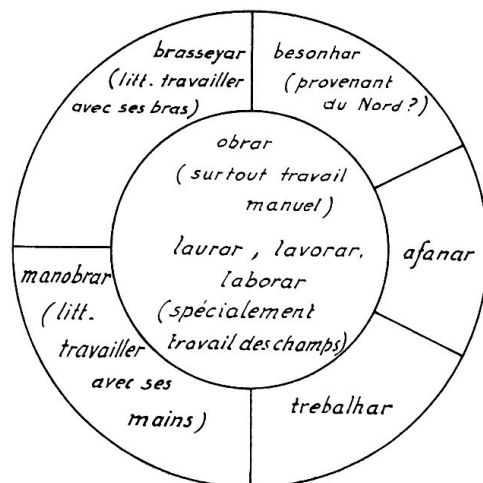
En ce qui concerne *trebalh*, *trebalhar*, nous avons vu que *trebalhar* pouvait signifier en effet « travailler » déjà en anc. prov., mais en même temps qu'il n'était pas encore le mot normal, objectif pour « travailler », c'est-à-dire qu'il soulignait en plus la peine jointe au travail d'une façon affective. C'était une signification marginale du champ sémasiologique de « tourmenter, peiner ». Cette place sémasiologique détermine en même temps la place qu'occupe « travailler » dans le champ onomasiologique, et, qui plus est, *cette détermination sémasiologique est la condition de la détermination onomasiologique*. Autrement dit : il est nécessaire, pour préciser les rapports réciproques des 7 verbes mentionnés pour « travailler » (disons encore : pour être capable de reconnaître la structure onomasiologique), il est fort nécessaire de déterminer, pour chaque verbe, la place sémasiologique de la signification « travailler » dans la totalité de chaque champ sémasiologique. Nous en avons expliqué le principe dans le cas de *trebalh*. Je me limite donc à caractériser sommairement la structure sémasiologique toute différente de l'anc. prov. *obrar* d'après les significations qu'en donne Levy :



de désignations. Aussi cette signification ne figure-t-elle plus dans le *Petit dict. pr. fr.*

L'anc. prov. *vacar*, rarement attesté avant 1500, s'en approche davantage : « avoir du temps pour quelque chose, s'occuper à quelque chose » (dans le *FEW* défini par « être occupé, travailler »), voir *FEW* 14, 95 a. Par contre, le substantif *maltrach* m. a le sens « effort, peine, travail, gain obtenu pour son travail » ce qui est exactement parallèle à *trebalh*. Il est très fréquemment attesté à Limoux (lang.). Aux attestations mentionnées par Lv, ajoutons encore les suivantes : « Item can le sestier del froment costa de comprar .ii. sols, et hom dona azaquel o ad aquela que' l vol pastar per far pa vendal, .ii. sols per

Dans ce cas-ci, la signification « travailler, produire, fabriquer » se trouve au centre du champ. Depuis Pline, en effet, *operari* avait pris le sens de « travailler, œuvrer » surtout pour les travaux manuels et le commerce, comme, par ex., le ciselage et le tissage, v. *FEW* 7, 368¹. Les significations « orner, garnir, construire, ouvrager, etc. », qui se meuvent autour du centre, s'expliquent par l'emploi du verbe avec sa signification centrale, dans telle situation ou tel milieu. Nous disions tout à l'heure que la place sémasiologique détermine en même temps la place onomasiologique. Dans notre cas, nous trouvons la signification « travailler » dans le centre sémasiologique ; nous retrouverons donc aussi *obrar* avec cette signification, au centre du champ onomasiologique. Une analyse du champ sémantique des 7 désignations de « travailler » nous permet de reconnaître une structure onomasiologique assez semblable à la structure



so *maltrayt* et per so guazanh » (environ 1300, Les Manuscrits consulaires de Limoux, 222) ; « Item can le sestier del froment costa .iij. sols, hom dona *entre gazanh e maltrayt* .ij. sols » (ib. et souvent) ; également, mais plus rare : *entre maltrayt e guasanh* ; et aussi dans les mêmes documents de Limoux, *trebalh* : « enclus lo *trebalh* de .ij. sols que hom dona » (1459, ib. 226). L'éditeur commente, à la page 221 : « Tant pour son travail (*maltrayt* = sa peine) que pour son profit ».

1. « *Operari*, contrairement à *laborare*, possède dès le début le sens de « travailler » Keel, *op. cit.*, p. 31 (voir aussi p. 52 : « *Operari* au sens de « travailler » appartenait surtout à la sphère urbaine, c'est-à-dire à la langue de la population citadine travaillant dans l'industrie et le commerce. Il y fut utilisé par tout le monde avec le sens de « travail quotidien », puis transitivement et intransitivement, surtout pour l'« occupation artisanale » dans quelques branches spécialisées de l'industrie comme le tissage, la sculpture et la ferronnerie d'art. Même le type agricole représente un urbanisme ou un hellénisme à peine usuel chez les paysans »).

sémasiologique que nous connaissons déjà, avec un centre et des éléments situés autour de ce centre ; seulement, cette fois-ci, ce sont des éléments lexicaux c'est-à-dire que les éléments de base ne sont plus des significations mais des désignations.

Notre analyse nous fait découvrir, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par le schéma de la page 263, qu'il y a à la fois deux verbes au centre : *obrar* et *laborar*.

Il n'y a pas de synonymes, il est vrai, et le texte nous indique, en effet, que les sphères des 2 verbes se croisent à vrai dire souvent, mais que *obrar* désigne plutôt le travail des artisans, et *laborar* plutôt celui des paysans ¹. Les mots situés autour du centre peuvent être classés en 2 groupes. Le premier groupe avec *trebalhar* ², *afanar* ³ et peut-être

1. *Laborare*, qui est devenu le mot normal, en italien, pour *travailler*, a parcouru le même chemin plus tôt, passant de la signification périphérique affective à la signification centrale objective ; voir Guido Keel, *Laborare und operari*, p. 3 ss. : « *Laborare* est construit sur le substantif *labor*, qui, lui-même, vient de *labi*, avec le sens original de « déplacement physique qui exige un effort » (avec glissement, chancellement). Le contenu premier de ce verbe était donc le fait de se trouver dans la situation difficile désignée par *labor* ; mais il fut bientôt employé au sens plus général de « supporter l'effort, se fatiguer, être harcelé » ... » p. 6. Lat. médiéval *laborare* peut avoir la signification secondaire « combattre » de même que *trebalhar* en anc. prov. (ib. p. 10). *Laborare*, au sens de « travailler (affectif) » est attesté déjà chez Plaute, Caton et Varron (ib. p. 19). Le verbe désignait tout d'abord, dans les basses classes populaires, l'occupation qu'on ressentait comme une « affliction » particulière. Il va de soi que cela concernait moins les travaux de la ville, l'artisanat et l'industrie (voir *operari*), que les travaux de la campagne — tant des hommes que des bêtes — qui fatiguent le corps tout entier. On constate donc ce fait que la majorité des attestations vulgaires de *laborare* au sens de « travailler » ont un caractère rural, p. 19 (voir aussi p. 60 pour l'influence de l'Église). Pour les rapports entre les formes *laurar*, *laorar*, *lavorar* et la forme *laborar*, forme d'emprunt v. Keel p. 54 ss.

2. Un parallèle exact à l'ancienne phase de développement de **trepaliare* est le slave d'Église *maciti* « martyriser, supplicier, torturer » > roum. *a munci* « travailler (durement) », voir Keel, p. 20.

3. L'origine de **afannare* est peu éclaircie, voir en dernier lieu Vittore Pisani, *Relitti lessicali oscoumbri nelle lingue romanze*, dans *Romanica* (Mélanges Rohlf), 1958, 377 ss. « Au sens de « travailler », et désignant les travaux de la campagne, on ne le connaît ni en Italie, ni dans la Péninsule Ibérique ; mais on le trouve par contre avec le sens de « tourment, affliction »... L'origine de **afannare* n'est pas connue pour l'instant », *FEW* 1,48. — L'anc. prov. *afanar* signifie « fatiguer, chagriner, prendre peine » (Rn), de même que « gagner quelque chose à grand peine » Lv ; *afanier* « travailleur », *gen d'afan* « travailleur, gens qui travaillent » (à côté de *afan* « peine, chagrin », *afanamén* « fatigue, peine », *sobrafan* « grand chagrin » Rn). La signification « se fatiguer à un travail pénible » est aussi

encore *bezonhar*¹ ajoute à la signification « travailler » un moment affectif de « peine » ; le second groupe spécifie la signification centrale dans une direction objective précise. *Brasseyar* signifie « travailler de ses bras² », *manobrar*³, à l'origine, « travailler de ses mains », puis, surtout

attestée par des dialectes, *FEW* 1,47. Selon Keel, *op. cit.* p. 19, **afannare* est « le parallèle le plus précis de *laborare* pour le changement de signification de « avoir de la peine » à « travailler, faire des travaux de campagne ».

1. Selon Gamillscheg, la racine directe de l'anc. fr. *besogne* et de l'anc. prov. *besogna* serait le franc. **bisunnja*, l'équivalent du got. **bisunja*, au sens de « soins » ; dans ce cas, l'objectivation du concept aurait amené l'emploi médiéval de « nécessité, indigence ». C'est de là que — de même qu'avec le lat. *labor* — résulta le sens de « travail pénible » et, finalement, de « travail » tout court. C'est sur ce substantif — de nouveau comme dans le cas du latin *laborare* tiré de *labor* — que le verbe *besognier* aurait été construit à l'époque gallo-romaine pré littéraire déjà, avec la signification première « être dans le besoin, la misère » ou « avoir besoin de soins » Keel, *op. cit.* p. 119 (selon Keel, également, le contenu original d'un état de « nécessité, tourment, peine, misère » a évolué jusqu'à signifier « travailler » ib.). Cette opinion est critiquée par Wartburg, *FEW* 17, 282, note 24. *Besonhar* et *besonha*, au sens de « travailler, travail » et autres, ne sont attestés que tardivement en anc. prov. (ils manquent chez Lv ; Rn ne cite qu'un passage de la chronique des Albigeois qui n'a pas une grande valeur linguistique ; les attestations dans nos matériaux anc. gascons ne partent que de 1483 ; Meyer Doc. p. 637, attestation de 1607). Puisque, en moyen français, *besogne*, *besogner* est devenu le premier concurrent sérieux de *ouvrer* (voir Keel, p. 119 ss.), il faudrait se demander s'il n'y a pas un rayonnement du nord de la France (la pression de la langue écrite du fr. du Nord sur le Sud se fait ressentir très fortement après 1450, voir A. Brun, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* ; Thèse Lettres, Paris 1923, xv + 505 p.). De ce fait, *besogner* ne serait pas seulement un parallèle sémantique de *travailler*, mais aussi sa réplique linguistique-géographique : *travailler* a été objectivé dans le Sud, et est monté peut-être dans le Nord, *besogner* l'a été dans le Nord et descendit dans le Sud. Dans les deux cas, de soigneuses recherches sont nécessaires. La provenance du nord de la France est confirmée maintenant par le *FEW* 17, 275 ss., de même que l'origine francique.

2. On ne rencontre *brasseyar* dans ce sens qu'en abéarn., et rarement attesté, de même que *brasse* s. f. « travail des bras » (*viven de lor brasse* xiv^e siècle, Lespy-Raymond) ; mais, bien plus répandu, *brassier* « manouvrier, celui qui travaille de ses bras, homme de peine » (Coutumes Condom et V. et Vert., Rn ; *FEW* 1,486 a).

3. *FEW* 6,283 : afr. *manouwer* v. n. « travailler » BenSmaure, *menouwer* (1303, DC), mfr. *manouwer* (Tournai 1422-1434), agasc. *manaobra* (1411) ... ; mfr. *menevre* m. « ouvrier qui travaille de ses mains » (Blois 1449), ... ; fr. *manouvrier* m. « ouvrier qui travaille de ses mains et à la journée » (depuis 1189 ; 'vieillit' Ac 1935) ... ; apr. *manobrier* (Martel xiii^e siècle, RPh 8,289), alim. *manobreir*, agasc. *manobrey*, *manaobrer*, abearn. *manobré*, etc. — En anc. gasc., par exemple : *ayan a obrar e a manobrar tot lo jorn* (au sens de « corvée ») 1366, Arch Gir 51, 199 ; *IX jorns de manaobra* (« corvée ») 1412 Gers, Arch Gir 29, 305 ; *foc ordenat que hom agos manahobra a la carrera deu C.* 1448, Arch Gir 32, 73 ; etc.

« travailler à une construction » ou « être de corvée, dans le sens du moyen âge », malgré la signification générale de « travailler » donnée par Levy. Ce double aspect des désignations qui entourent les mots normaux du centre, nous rappelle les deux schémas que v. Wartburg nous a donnés, en 1937, en traitant un autre sujet : le mot normal est entouré d'une part, « par d'autres mots normaux, qui désignent des notions secondaires du même espace sémantique », d'autre part, « par des synonymes burlesques ou chargés d'affectivité ¹ ».

Le champ onomasiologique de l'anc. fr. *travailler* ressemble à celui de l'anc. prov., mais jusqu'au xiv^e siècle, il lui manque le mot *travailler*, manque dans le champ onomasiologique de même que la signification « travailler » manquait dans le champ sémantique.

En fr. mod., *travailler* est au centre du champ onomasiologique « travailler » ; il correspond à la place centrale de la signification dans le champ sémasiologique de *travailler*. D'autre part, *ouvrer*, aujourd'hui, n'est plus qu'un bâtiment en ruines ; on en trouve encore des vestiges, telle, par ex., la tournure *ouvrer le dimanche*, qui a d'ailleurs une valeur stylistique particulière, ou encore : *ouvrer les bois* « les préparer en forêt », qui est un terme technique des eaux et forêts. Tel autre débris comme *jours ouvrables* a cherché contact avec *ouvrir* (pour un français, les jours ouvrables sont les jours où les magasins sont ouverts) : étymologie populaire due au fait que le noyau sémasiologique de *ouvrer* s'est perdu. *Ouvrer* a perdu donc son centre sémantique de la langue commune (v. p. 262). Seul *ouvrier* est resté au centre du champ onomasiologique, et ce fait nous amènerait à la structure morphologique, à de nouveaux problèmes, qui ne sont pas de moindre intérêt. Par ailleurs, travailler, aujourd'hui encore, est entouré d'un grand nombre de mots affectifs tels que *turbiner*, *trimmer*, *piocher*, *bûcher*, *boulonner*, *bossier*, etc. (l'argot nous en donnerait encore une vingtaine), de même qu'en allemand le mot *arbeiten* (suisse-allemand *schaffe*) est entouré de *krüppeln*, *schuften*, *schanzen*, *ochsen*, *schinden*, (suisse-allemand *chrampfe*), etc.

Des conséquences faciles à concevoir naissent des considérations sur le développement du champ de désignations de la notion « travailler » ; le parallélisme avec la sémasiologie est frappant. L'onomasiologie étudie également une structure, c'est-à-dire, les positions réciproques des différentes désignations, et nous reconnaissons, comme dans le cas de la

1. W. von Wartburg, *Betrachtungen über die Gliederung des Wortschatzes und die Gestaltung des Wörterbuchs*, ZrPh 57, 1937, p. 297 ss.

structure sémasiologique, un centre à un ou à plusieurs pôles avec un champ objectif, affectif ou mixte autour de lui. On trouve de même des problèmes synchroniques et des problèmes diachroniques en rapport avec les deux champs.

4. L'INTERDÉPENDANCE DES DEUX STRUCTURES.

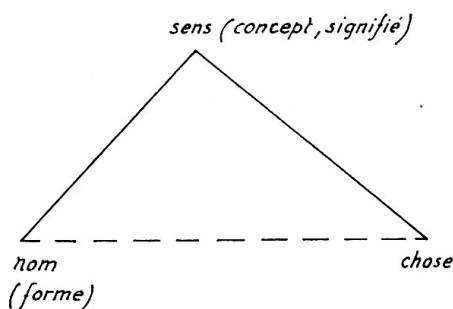
Ce n'est que maintenant que nous nous sommes fait une idée des deux structures, en prenant comme exemple le mot *travailler* avec sa structure sémasiologique, et la notion « travailler » avec sa structure onomasiologique, que nous pouvons poser la question de leur interdépendance et, en même temps, de la nécessité de leur existence, de leurs possibilités et de leurs limites. Les deux structures s'entrecroisent subtilement. L'anc. prov. *trebalh*, pour nous exprimer concrètement, s'introduit grâce à sa signification secondaire « peine en vue d'un travail » dans le champ onomasiologique des désignations de travail. La position, dans le champ sémasiologique (caractérisée par l'élément affectif qui apparaît dans les rapports avec le centre du champ sémasiologique, donc la signification centrale « peine, tourment »), détermine en même temps la position dans le champ onomasiologique : il se trouve, là aussi, dans la circonférence avec une valeur affective.

Ce fait, constaté sur le plan synchronique, peut être d'une importance décisive quand on passe de la perspective synchronique à la perspective diachronique. M. von Wartburg a souvent insisté, et surtout lors de sa discussion avec Gilliéron, sur les forces créatrices qui agissent toujours dans la langue, même s'il n'y a pas de conflits homonymiques ou autres¹. Il insiste sur le fait que les mots affectifs ou objectifs qui accompagnent un mot normal sont toujours prêts à le remplacer si celui-ci devient victime d'un accident. Pas besoin de rappeler le cas de *gallus* et *cattus* : c'est un mot de l'entourage affectif, *biguey* = *vicarius*, le bedeau du village, qui a sauvé la situation. Le mot affectif, créé déjà avant qu'il y ait eu conflit, est devenu mot normal dans le besoin. C'est de la même manière que *chef* a été remplacé par *teste*, mot affectif, etc. Ces changements n'ont été possibles que grâce à l'interdépendance des structures sémasiologique et onomasiologique. Le champ sémantique de *biguey*, bedeau, grâce à sa signification secondaire et affective « coq », fai-

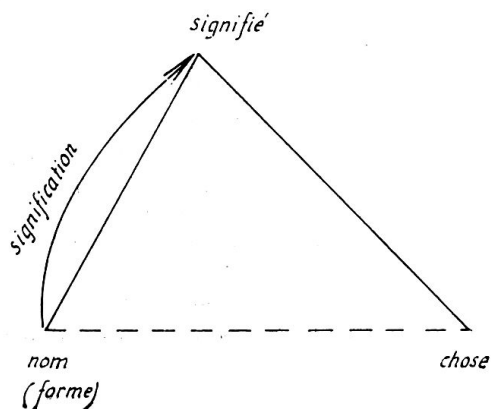
1. *Das ineinandergreifen von deskriptiver und historischer Sprachwissenschaft*, dans *Berichte über die Verhandlungen der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philol.-hist. Klasse* 83, 1 (1931), 1-23.

sait en même temps partie de la structure onomasiologique des désignations pour le coq. Dans le champ onomasiologique, *biguey* était une désignation marginale, affective à l'origine. Il a acquis la position centrale lorsqu'on a commencé à éviter *gat*, l'ancien mot normal, puisque le coq faisait mauvais ménage avec le chat. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à notre travail. *Trebalhar*, du XIV^e au XVII^e s., s'est lentement déplacé vers le centre du champ onomasiologique « travailler ». En même temps et parallèlement, la signification « travailler », s'est lentement déplacée vers le centre du champ sémasiologique de *travailler*. C'est que, de même, les déplacements diachroniques se produisent simultanément dans les deux structures.

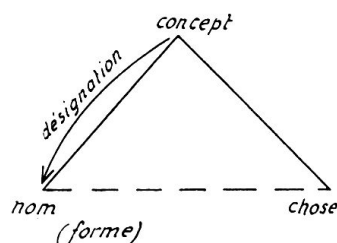
Cette interdépendance de deux structures, constatée dans le cas de travailler, doit avoir de profondes raisons, raisons qui se dégagent de la structure même de la langue. En effet, déjà Saussure, par sa théorie du signe linguistique, a préparé une explication théorique. Il y a une dizaine d'années Ullmann, se basant lui-même sur Saussure et d'autres théoriciens (surtout Ogden et Richards), a mis son fameux triangle (chose, sens, nom) au centre de sa sémantique.



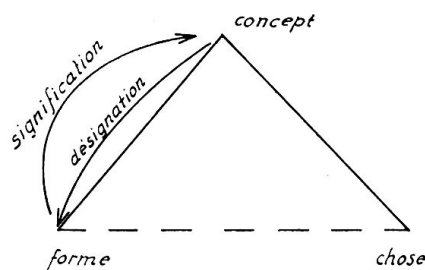
Ce schéma est basé sur le fait que chaque signe linguistique, que chaque mot se compose de deux éléments : d'une forme et d'un contenu. La signification relie la forme au concept :



Le nom est relié à la chose à travers le concept. La signification est toujours liée à la forme (nom ou expression). Le concept (notion, unité de la substance du contenu, 'Vorstellungs-schema'), d'autre part, est désigné par différentes formes (différents noms). La désignation va du concept à la forme (au nom).



Chaque fois que nous avons affaire à des mots et à leur évolution, nous rencontrons ces deux éléments et leurs rapports, c'est-à-dire, le nom et le concept, la signification qui part de la forme (du nom) pour aboutir au concept et la désignation qui part du concept pour aboutir à la forme (au nom).

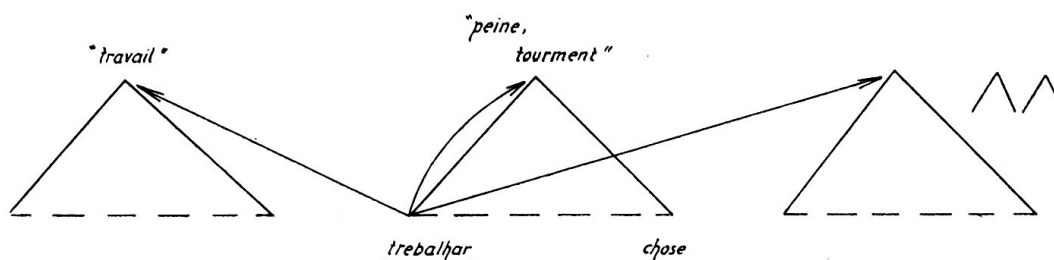


Ces rapports nous permettent de mieux comprendre l'interdépendance de la sémasiologie et de l'onomasologie ¹. Chaque évolution lexicale se produit sur ces deux plans ².

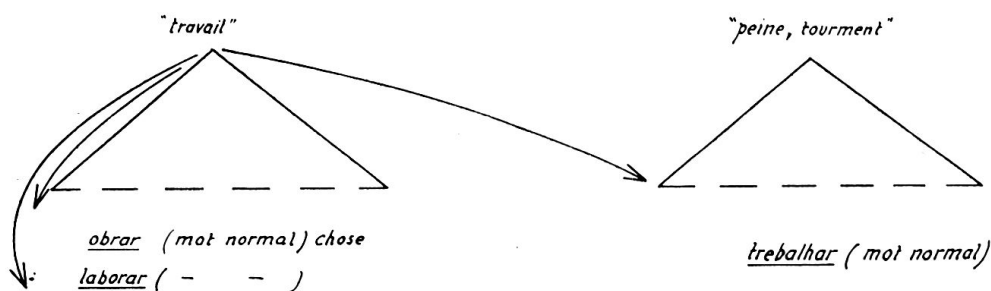
1. Voir, dans le même sens, P. Guiraud, *La sémantique*, Paris, 1955, p. 108-109 : « on peut, en étudiant les mots, partir soit de la forme signifiante (sémasiologie), soit de la chose signifiée (onomasiologie), ce qui constitue plutôt deux points de vue que deux parties autonomes de la sémantique sous ses diverses formes ». Guiraud, *ib.*, insiste sur la nécessité d'une clarification de la terminologie. Sur la double signification du mot « sémasiologie », voir aussi notre aperçu *La sémasiologie*, 1957, p. 11, note 22.

2. Sur chaque plan avec un double aspect. C'est ainsi qu'Ullmann distingue, sur chacun des deux plans, deux sortes d'associations, *l'association par ressemblance* (Guiraud : *similarité*) et *l'association par contiguïté*. « Un chapeau me fait penser : Ia à *casque*, à *béret*, etc., similarité de sens ; Ib à *tête*, à *veston*, etc., contiguïté de sens ; IIa à *chapelle*, *chapon*,

Mais nous avons vu que ce n'est pas de deux éléments isolés qu'il s'agit, mais de deux structures, et c'est donc dans ce sens que nous devons compléter notre schéma : un mot a (normalement) plusieurs significations, c'est-à-dire que les flèches mènent à plusieurs concepts.



Inversement, le concept « travail » est désigné par plusieurs désignations.



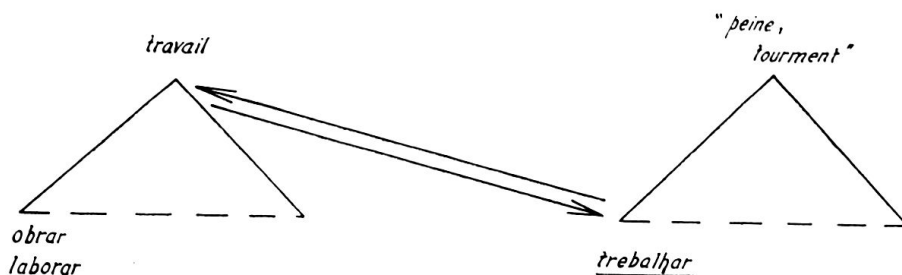
De cette façon, les deux structures, onomasiologique et sémasiologique, s'entrecroisent, comme nous l'avons constaté avec *travailler*.

La structure *onomasiologique* est basée sur la synonymie, la structure *sémasiologique* est basée sur la polysémie. L'onomasiologie envisage les problèmes sous l'angle de celui qui parle, de celui qui doit choisir parmi les différents moyens d'expression. La sémasiologie envisage les problèmes sous l'angle de celui qui écoute, de l'interlocuteur qui doit déterminer la signification du mot qu'il entend parmi toutes les significations possibles.

Le fait, déjà constaté, que la position dans le champ sémasiologique

drapeau, crapaud, similarité de nom; IIb à *claque*, à *melon* par contiguïté de nom dans des expressions du type *chapeau-claque, chapeau-melon* » Guiraud p. 45. Ajoutons à cela le changement de la chose alors que la désignation reste la même, développement extralinguistique qui a pour conséquence des changements d'aspect conceptuel et, de ce fait, sémantique aussi.

détermine en même temps la position dans le champ onomasiologique, trouve également une explication dans notre schéma.



Nous voyons qu'il s'agit de la même relation, l'opposition ne consistant que dans le point de vue c'est-à-dire dans la direction.

La relation se fait entre deux triangles différents, c'est-à-dire, qu'elle est, dans les deux cas, dans la circonférence, puisque le centre est formé par un seul et même triangle.

J'ajoute entre parenthèses que le même triangle démontre la nécessité de deux dictionnaires de structure différente : l'un partant de la forme alphabétique ou, mieux encore, phonologique — l'autre partant du concept, donc idéologique ou par ordre de matière ¹. Nous croyons donc que les deux méthodes, la méthode sémasiologique et la méthode onomasiologique, ont leur raison d'être.

Il nous reste à dire quelques mots de l'attaque de M. Weisgerber contre l'onomasiologie ², en faveur d'un système de concepts. Ce qui intéresse M. Weisgerber, c'est en premier lieu les concepts et leurs transformations. Mais cette orientation lui fait quitter bien souvent le domaine purement linguistique pour aborder des problèmes de philosophie linguistique.

1. V. notre article *Alphabetisch oder begrifflich gegliedertes Wörterbuch ?*, dans *Zeitschrift für Romanische Philologie* 76, 1960, 521-536.

2. Weisgerber, *Die Bedeutungslehre*, p. 178 reproche à l'onomasiologie de chercher « un lien direct entre l'objet et le nom » et de passer outre justement aux contenus linguistiques, aux concepts. Mais ce sont pourtant bien les concepts que nous désignons et non les choses. Quand la chose manque (dans le domaine abstrait), le concept délimite en même temps la « chose », c'est-à-dire que le concept et la chose deviennent identiques. L'onomasiologie est donc pour nous l'histoire des désignations au sens large, et elle peut s'appliquer aussi au domaine spirituel de la langue (voir à ce sujet la thèse d'Ulrich Ricken, « *Gelehrter* » und « *Wissenschaft* » im Französischen, *Beiträge zu ihrer Bezeichnungsgeschichte vom 12.-17. Jahrhundert*, Akademie-Verlag, Berlin 1961 (Veröff. des Instituts für Roman. Sprachwiss. 15), 323 pages, ainsi que les deux articles du même auteur : *Bemerkungen zur Onomasiologie*, dans *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität, Leipzig*, 10, 1961, 409-419 ; *Onomasiologie oder Feldmethode ?*, ib. 833-840).

Weisgerber s'intéresse au contenu. Mais, tandis que l'onomasiologie s'occupe surtout des désignations, Weisgerber met l'accent sur la transformation conceptuelle du monde réel (die 'sprachliche Anverwandlung der Welt' ; die 'Erforschung der Sprachzugriffe'). C'est une orientation légitime, mais qui dépasse le cadre de notre sujet. Weisgerber est également partisan du 'contenu' linguistique, mais, à l'opposé de l'onomasiologie, il met l'accent sur les déplacements conceptuels. Ce déplacement d'accent est possible synchroniquement et diachroniquement, car les deux pôles, la forme et le concept, eux aussi, se transforment ¹.

Résumons : Le double aspect du signe linguistique conditionne un double aspect de la méthode linguistique. Chaque évolution linguistique se produit d'une part dans le cadre d'une structure sémasiologique, d'autre part dans le cadre d'une structure onomasiologique. Les deux structures évoluent continuellement. Je me permets de rappeler ici une phrase du walloniste Feller, prononcée en 1926 : « Le problème est double : il faudrait partir du mot pour aboutir à la pensée (sémantique), et partir de la pensée pour aboutir aux mots (onomasiologie) ». C'est ce que nous avons tâché d'illustrer.

Je n'aimerais cependant pas terminer sans avoir insisté sur le fait que nous nous sommes occupés seulement de questions linguistiques internes. Or, la langue ne vit que par l'homme. Une enquête sémasiologique et onomasiologique n'est qu'un squelette tant qu'elle n'est pas complétée par les rapports humains, par les questions historiques, culturelles, sociologiques et économiques. Plus nous pénétrons dans la complexité de l'évolution linguistique, plus nous devenons modestes. Nous n'avons pas même abordé les aspects historiques, sociologiques et économiques, alors que c'est, au fond, à partir de ces problèmes que l'histoire de *travail* devient intéressante, puisque c'est par là que nous saisissons les rapports entre la langue et l'homme. La notion même d'étymologie, depuis Gilliéron et Saussure, s'est transformée ². D'autre part, les réflexions théoriques et méthodologiques ne sont pas de moindre importance. Et, somme toute, l'homme, qu'est-ce qu'il ferait sans squelette ?

KURT BALDINGER.

1. D'autre part, l'accentuation inverse est aussi possible : on peut examiner les formes du mot sans tenir compte de leur fonction, leur contenu ; Guiraud désigne cette façon de considérer le problème du mot de « morpholexicologie » (l'étude des mots considérés dans leur forme indépendamment de leur fonction, *La sémantique*, p. 107 ss.).

2. V. à ce sujet notre article *L'étymologie hier et aujourd'hui*, Cahiers de l'Association internationale des Études françaises, 11, 1959, 233-264.